

Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss
journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 26 (1966)

Buchbesprechung: Un point de vue nouveau sur Posidonius

Autor: Voelke, André-Jean

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Etude critique – Rezensionenabhandlung

Un point de vue nouveau sur Posidonius

La publication d'un ouvrage français embrassant l'ensemble des problèmes concernant la personne et la pensée de Posidonius – ou Poseidonios, comme préfère l'appeler l'auteur – est un événement important, intéressant aussi bien les philologues que les historiens de la philosophie et des sciences¹. Il a fallu à Mlle Laffranque un beau courage pour s'engager dans un domaine qui faisait figure de chasse gardée de la philologie allemande et affronter les obstacles innombrables que soulève l'étude d'un philosophe dont nous n'avons aucune œuvre, dont les fragments n'ont fait l'objet d'aucune édition depuis 1810, mais dont on a cru retrouver la trace dans les secteurs les plus divers de la pensée gréco-romaine.

Dans le chapitre premier Mlle Laffranque présente dans ses grandes lignes la «question posidonienne», afin de dégager «les conditions, les mobiles et les méthodes» de son étude (p. 1). Elle récuse aussi bien la «recherche naïve du passé dans le présent qui caractérise la *Quellenforschung* traditionnelle» (p. 10) et voile l'originalité de Poseidonios, que le critère de la «forme interne» qui a conduit K. Reinhardt à substituer à une véritable reconstruction historique la «puissante silhouette d'un sage post-romantique» (p. 26). S'inspirant de la méthode suivie dans le *Panétius* de M. Van Straaten², elle se propose de «ramener à une base parfois étroite, mais certaine, la connaissance que l'on peut avoir des activités et des œuvres écrites de Poseidonios» (p. 44), en acceptant pour seul fondement de son travail les fragments où le philosophe se trouve nommé et en éliminant au prix d'une «ascèse nécessaire» (p. 109) un bon nombre de textes sur lesquels ses prédécesseurs n'avaient pas craint d'appuyer leurs tentatives de restitution de la pensée posidonienne.

Je renonce à discuter ici le choix des textes retenus en vertu de ce critère. On s'en fera facilement une idée en consultant la lère partie de l'index bibliographique, qui donne la liste de tous les passages, palliant ainsi dans une certaine mesure l'absence d'une collection de fragments.

Les chapitres II et III sont consacrés à la vie de Poseidonios (dates limites proposées: 130–40) et au classement de ses écrits. Mettant en œuvre une ample érudition historique, Mlle Laffranque recrée avec bonheur le climat social, politique et culturel dans lequel se déroule la vie de ce philosophe. Malgré la pauvreté des renseignements biographiques dont nous disposons, elle fait revivre son enfance à Apamée, en Syrie, ses années d'études à Athènes, sa carrière politique à Rhodes, son voyage en Occident, jusque sur la côte atlant-

¹ Marie Laffranque. *Poseidonios d'Apamée*. Essai de mise au point. Paris, Presses universitaires de France, 1964. 579 p. (Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris. Série «Recherches», t. XIII.)

² M. Van Straaten. *Panétius* . . . , Amsterdam, 1946.

tique de l'Espagne, ses relations avec les hommes d'Etat romain. Quant au classement des œuvres, il met évidence le double caractère, à la fois scientifique et philosophique, de la production posidonienne et fait déjà pressentir son aspect encyclopédique, qui apparaîtra de plus en plus par la suite.

Les différentes parties de cette œuvre sont étudiées dans un ordre conduisant des disciplines positives aux disciplines philosophiques: histoire, géographie, météorologie, mathématiques, physique, anthropologie, éthique. Pour chacune de ces matières, l'exposé présente tour à tour «les sources, les méthodes, les apports personnels de Poseidonios, le sens de son travail» (p. 108). En outre il s'efforce perpétuellement de situer cette pensée dans l'histoire culturelle de son temps, ce qui nous vaut de nombreux aperçus d'un grand intérêt sur la vie intellectuelle à la fin de la période hellénistique.

Je ne m'arrêterai pas à l'évocation de l'œuvre historique de Poseidonios, qui comprenait en tout cas une *Suite à Polybe*. Après avoir passé en revue les textes disponibles, on parvient à la conclusion qu'il est à peu près impossible de se faire une idée de cette œuvre. Les qualités scientifiques qu'elle devait revêtir apparaîtront mieux dans ce qui reste de sa géographie, dont Strabon nous a transmis d'abondants fragments.

La *Description de l'Océan* est «une des premières tentatives connues de synthèse géographique» (p. 164). Pour Mlle Laffranque, elle représente même le point culminant de l'effort des géographes grecs, et son inspiration ne se retrouvera qu'aux temps modernes. La méthode utilisée dénote un esprit véritablement scientifique. Si Poseidonios recourt aux travaux de ses prédécesseurs (Aristote, Eratosthène, Hipparque, Polybe), la tradition écrite ne revêt à ses yeux qu'un rôle «éristique» et «ne fait jamais autorité» (p. 192-3). Menant son travail avec un sens critique très accusé, il manifeste une «constante indépendance» (p. 193) à l'égard des maîtres les plus célèbres. Mais il attache le plus grand prix aux renseignements recueillis de la bouche des «spécialistes» (marins, pêcheurs, etc.) et aux résultats de ses observations personnelles, menées à bonne fin grâce à des instruments de mesure dont l'usage s'était répandu à l'époque hellénistique.

Contrairement à de nombreux chercheurs de l'école germanique – K. Reinhardt en particulier – Mlle Laffranque soutient qu'on ne peut tirer des fragments géographiques connus aucune interprétation à tendance métaphysique. Ces textes donnent au contraire à penser que la géographie de Poseidonios avait un caractère «positif» et «technique» (p. 195). C'est ainsi que la notion d'*Océan* «devient à la limite le concept général destiné à servir de cadre à la localisation de tous les phénomènes observables sur la terre habitée» et perd tout caractère mythique ou métaphysique (*ibid.*).

Mlle Laffranque souligne également que Poseidonios s'élève au-dessus de la simple description empirique et tend à réaliser, comme le dit Strabon, une «géographie mathématique» (*ibid.*): preuve en soient les nombreuses précisions numériques qu'il donne, et surtout son effort en vue de dégager une relation mathématiquement exprimable entre les variations concomitantes de divers phénomènes.

C'est avant tout dans la théorie des zones et des climats et dans l'explication des marées que se marque cet effort: la première divise la sphère terrestre

en zones limitées par des cercles parallèles à l'équateur, en se fondant sur l'idée que les conditions de la vie terrestre varient avec l'ensoleillement, lui-même fonction de la latitude. La seconde découvre que l'action du soleil et de la lune est la cause des marées, et assimile cette action non pas à une attraction, mais à un échauffement provoquant une ébullition. Malgré cette erreur, l'explication des marées constitue pour Mlle Laffranque «un point de perfection peut-être unique» dans l'œuvre de Poseidonios (p. 211).

La météorologie de Poseidonios, qui s'occupe, selon l'usage ancien, de phénomènes se produisant non seulement dans l'atmosphère, mais aussi sur et sous la terre (p. ex. les éruptions volcaniques), est la plus importante étude de ce genre après la *Météorologie* d'Aristote et avant les *Questions naturelles* de Sénèque, qui lui font d'importants emprunts. Elle présente les mêmes qualités scientifiques que sa géographie et réussit à unifier des phénomènes très divers en les considérant tous comme de «simples transformations de l'atmosphère, ensemble de vapeurs sèches et de vapeurs humides (...) pénétrant parfois même sous la terre» (p. 233).

Selon le témoignage de Galien (*Hipp. et Plat.*, IV, 390 K.), Poseidonios «s'était occupé de géométrie et avait plus que les autres stoïciens l'habitude des démonstrations» (cité p. 241). Pourtant, à l'exception de Bréhier³, les chercheurs modernes ne se sont guère occupés de la pensée mathématique de ce philosophe, aussi le chapitre qui lui est consacré est-il l'un des apports les plus intéressants de l'ouvrage. Proclus, dans son *Commentaire du premier livre des éléments d'Euclide*, nous donne quelques renseignements sur les travaux mathématiques de Poseidonios. Les fragments qu'on peut extraire de ce *Commentaire* ont pour objet:

1. La distinction entre un problème et un théorème.
2. La défense des principes de la géométrie d'Euclide, dont l'épicurien Zénon de Sidon avait mis en doute l'efficacité pour les démonstrations.
3. L'emploi d'un procédé dichotomique de division pour la définition des quadrilatères.
4. Une nouvelle définition des parallèles, plus satisfaisante que celle d'Euclide.
5. La substitution d'une nouvelle définition de la figure à celle d'Euclide.

L'analyse minutieuse de ces fragments permet de constater que Poseidonios «considère l'activité mathématique comme une recherche (...), non comme une contemplation» (p. 250), qu'il est en quête de «concepts correspondant directement à des opérations de mesure» (p. 258) et recourt à une «méthode de définition au moyen d'une construction très précisément indiquée» (p. 264). Il se situe ainsi dans une «perspective génétique» et opératoire (p. 268) qui s'oppose à l'idéalisme platonicien, dominant chez les mathématiciens grecs, mais favorise de fructueux échanges entre les mathématiques et les disciplines positives. Aussi ne faut-il pas s'étonner que son activité de mathématicien tende à «informer» (p. 271) toutes les sciences auxquelles il s'exerce.

Un fragment extrait de Simplicius nous montre comment les mathéma-

³ Cf. E. Bréhier, «Posidonius d'Apamée théoricien de la géométrie», dans *Etudes de philosophie antique*, (Paris, 1955), pp. 117-130.

tiques se lient d'une part à l'astronomie, de l'autre à la physique. D'après ce texte, «Poseidonios voit la géométrie et l'arithmétique comme des instruments aux mains de l'astronome» (p. 280). D'une façon plus précise, l'astronome cherche à «sauver les phénomènes» (p. 281) grâce à un schéma de type mathématique. Mais, pour être admis, ce schéma doit être conforme aux conditions générales qui régissent toute réalité, et que la physique a dégagées. C'est ainsi qu'une théorie partiellement héliocentrique comme celle d'Héraclide de Pont doit être rejetée comme incompatible avec la physique, bien qu'elle soit satisfaisante du point de vue mathématique. Dans cette perspective, la «cause» des phénomènes sera «le mécanisme déterminé par l'astronome et admis par le physicien» (p. 283).

Les réflexions précédentes demandent à être éclairées et complétées par une étude de la physique posidonienne. Celle-ci nous est connue avant tout par des résumés doxographiques. Aux yeux de Mlle Laffranque elle s'inspire dans une certaine mesure de l'œuvre d'Aristote, considérée dans son esprit plus que dans sa lettre, et soumet à une réflexion critique approfondie l'héritage de l'Ancien Portique. Elle aboutit ainsi à un véritable renouvellement de la physique stoïcienne traditionnelle.

L'exposé analyse tour à tour les théories cosmologiques, les concepts fondamentaux (substance et qualité propre, changement, vide, temps), les principes fondamentaux (principe actif ou raison, principe passif, cause et effet), les hypothèses générales (Nature, Destin, Providence), enfin la théorie de la divination. De ces longues analyses je ne retiendrai ici que deux points, qui me paraissent mériter une mention spéciale :

Les trois notions conjointes de Nature, Destin et Providence sont pour Mlle Laffranque «trois points de vue différents sur une réalité, et non trois réalités distinctes» (p. 329). Leurs rapports mutuels s'éclairent à la lumière des conceptions mathématiques de Poseidonios : «La Nature est comparable à la construction de la figure; le Destin, au $\sigma\chi\eta\mu\alpha$, à la figure une fois construite. La Providence joue par rapport aux deux le rôle de la formule ou raison qui définit conjointement l'opération et son résultat (p. 344).»

Quant à la divination, Poseidonios en admet la valeur non par «conformisme superstitieux», mais par «excès de hardiesse dogmatique» (p. 346). Convaincu de l'«infrangible unité» de la nature (p. 345), il accorde le même crédit aux divers procédés de divination qu'à la prévision scientifique : les «signes» qu'interprète le devin sont pour lui de «simples indices, qu'une connaissance plus complète de l'enchaînement des causes ou une appréhension immédiate de leur processus de génération permettrait, en droit, de relier avec certitude» (p. 345).

S'interrogeant finalement sur le sens de ce système physique, Mlle Laffranque y voit la «plaque tournante» (p. 362) qui lie la science à la philosophie. Il représente d'autre part une tentative d'«unification rationnelle des disciplines positives» (p. 365) unique dans l'antiquité. Témoignant d'un «immanentisme radical», la physique posidonienne «résorbe» en elle la métaphysique et se distingue nettement des syncrétismes religieux avec lesquels on l'a parfois confondue (*ibid.*). Elle dénote un effacement du sentiment religieux qui l'oppose au Nouveau Portique. L'antiquité finissante ne la comprendra

pas et la dénaturera: «Le déterminisme deviendra fatalité, et la solidarité physique du cosmos, puissance occulte justifiant les pratiques les plus discutables et les conceptions les plus superstitieuses de l'astrologie (. . .). Seuls le déterminisme absolu d'un Laplace ou l'immanentisme d'un Diderot retrouveront, au XVIII^e siècle, l'allure de cette puissante construction, avec un nouveau recul, dans leur interprétation, des valeurs théologiques ou métaphysiques (p. 367).»

Jusqu'à présent, je n'ai fait que survoler rapidement l'ouvrage de Mlle Laffranque, pour marquer les lignes directrices de son interprétation. Les chapitres qu'elle consacre à l'anthropologie et à l'éthique de Poseidonios vont être maintenant l'objet d'une analyse un peu plus approfondie, qui mettra à l'épreuve la solidité de son travail d'exégèse.

Bien que les cadres didactiques en usage dans l'école stoïcienne réservent une place importante à la logique, il ne semble pas que Poseidonios se soit beaucoup occupé de cette discipline. Ce qui reste de sa logique est en réalité une psychologie de la connaissance inséparable d'une psychologie générale et même d'une anthropologie. Cette anthropologie est indissolublement liée d'une part à sa physique, d'autre part à sa morale.

Nous pouvons nous faire une idée assez précise de cette partie de la pensée poseidonienne grâce au *De placitis Hippocratis et Platonis* de Galien, dont les livres IV et V font de larges emprunts au traité de Poseidonios *Des Passions*. Dans cette œuvre Poseidonios attaquait vivement le traité *Des Passions* de Chrysippe (et non *De l'Ame*, comme le dit à plusieurs reprises Mlle Laffranque, pp. 370 ss.). Le traité de Chrysippe débutait par l'étude des questions «rationnelles» (λογικά) touchant les passions et se terminait par des considérations thérapeutiques sur la guérison des passions. Mlle Laffranque pense que le traité de Poseidonios traitait aussi de ces deux matières, sans qu'on puisse assurer qu'il ait suivi une division analogue; mais elle se méprend manifestement sur l'expression *questions rationnelles*: elle entend par là *questions concernant la raison et son rôle particulier*, par opposition aux *questions touchant l'irrationnel* (pp. 384 et 371), alors que selon Galien (*De loc. aff.*, III, I, p. 270 K. = *Stoic. vet. frag.*, III, 457) les recherches «rationnelles» de Chrysippe sur les passions étaient des recherches théoriques visant à déterminer la «nature des choses», par opposition à sa thérapeutique qui se proposait un but pratique.

Mlle Laffranque insiste à juste titre sur l'importance de l'anthropologie de Poseidonios et va jusqu'à penser que c'est peut-être à elle que l'on doit de pouvoir aujourd'hui définir le Moyen Portique comme une «étape marquante de l'école» (p. 407). Cette anthropologie témoigne avec éclat de l'originalité et de l'indépendance de Poseidonios, qui préfère les faits à une orthodoxie quelconque. Au «souci d'explorer méthodiquement la réalité» (p. 410), ce philosophe allie la précision dans les concepts employés et la vigueur dialectique. Son esprit positif se marque en particulier dans une recherche des causes qui a tous les caractères d'une étiologie véritablement scientifique. Mlle Laffranque divise cette anthropologie en quatre parties distinctes:

1. Une *psychologie du jugement* insistant sur le dynamisme de la raison, qui ne se définit pas comme «capacité de contemplation du vrai», mais «force de jugement et d'action à la fois» (p. 423).

2. Une *psychologie des facultés*, qui s'oppose au monisme rationaliste de Chrysippe et distingue à côté de la raison une faculté irascible et une faculté concupiscible. Par «faculté», il faut entendre à la fois «force» et «fonction» (p. 424). Le mal, résultant d'un déséquilibre entre les facultés, serait dans cette perspective un «trouble fonctionnel» (p. 429). Bien que cette conception marque un certain retour à Platon, les «facultés» ne sont pas, comme chez l'auteur du *Phèdre* et de la *République*, des «parties» de l'âme, et Mlle Laffranque note avec raison la prédominance de l'influence aristotélicienne (p. 400).

Mais elle prétend que, selon la doctrine commune à Aristote et à Poseidonios, «les trois forces psychologiques, irréductibles l'une à l'autre, siègent aussi séparément» (p. 429). Elle cite à l'appui de ses dires le témoignage «formel» de Galien (*Hipp. et Plat.*, V, pp. 454–6 K.). Or le texte invoqué déclare qu'Aristote et Poseidonios reconnaissent trois facultés, mais que leur localisation en des endroits séparés est le fait d'Hippocrate et de Platon. D'après ce témoignage, il semblerait bien plutôt qu'Aristote et Poseidonios n'ont pas assigné des sièges distincts aux diverses facultés. Si l'on admet néanmoins cette localisation pour Poseidonios, comme tend à le faire M. Pohlenz (*Die Stoa*, I, p. 227), on doit reconnaître avec lui qu'elle n'est pas attestée par les textes (*ibid.*, II, p. 114).

3. Une *théorie psycho-somatique* établissant un rapport direct entre les mouvements de l'âme et la température du corps par l'intermédiaire de la circulation sanguine.

4. Une *théorie anthropologique complète* liant au feu céleste la chaleur du sang et le «souffle chaud» de l'âme. Poseidonios est ainsi amené à souligner l'influence du climat sur les dispositions humaines, mais il ne méconnaît pas pour autant l'influence de l'habitude. En dépit des critiques de Strabon qui lui reproche de ne pas tenir compte de ce second facteur, il admet donc l'influence conjointe des données géographiques et historiques sur l'équilibre psychologique. Enfin, la doctrine des facultés fournit le principe permettant d'ordonner les êtres vivants en une hiérarchie où figure l'homme lui-même, replacé dans l'ensemble des êtres.

En conclusion Mlle Laffranque voit dans l'anthropologie de Poseidonios «l'ébauche d'une conception nouvelle de la connaissance, surtout dans ses rapports avec l'action, et du phénomène humain dans ses rapports avec les autres phénomènes du cosmos» (p. 444). Par cette tentative de développer une anthropologie indépendante de la pure philosophie, Poseidonios s'oppose aussi bien à l'Ancien qu'au Nouveau Portique et annonce les recherches des «physiologues» et des sensualistes du XVIII^e siècle.

L'éthique de Poseidonios se fonde sur cette anthropologie, dont elle utilise les résultats en vue de déterminer les fins de l'action. Elle comprend trois ordres de préoccupations: une étologie, une éthologie ou caractérisation précise des vertus et des vices, un ensemble de prescriptions pratiques. Son but final sera d'«équilibrer le jeu des facultés» (p. 468): la «vertu en général»

sera donc l'«ensemble accordé» des vertus propres à chacune de ces facultés (p. 470).

La vertu propre à la raison se définit comme une connaissance, tandis que les vertus des deux facultés irrationnelles consistent chacune en une certaine habitude. Une brève mention de Diogène Laërce (VII, 92) signale en outre une quatrième vertu, sur laquelle on s'est souvent interrogé. Mlle Laffranque pense que cette vertu doit être le «jeu parfait des fonctions physiologiques» (p. 474). Dans la conception de cette vertu se marqueraient des vues sur l'union de l'âme et du corps qu'aucun philosophe ancien n'a reprises après Poseidonios: débordant le «champ traditionnel des moralistes stoïciens», celui-ci développe une éthique qui «embrasse de droit toutes les conditions matérielles de la vie» (p. 473).

La reconnaissance de vertus non rationnelles ne porte toutefois pas atteinte à la prééminence de la raison: l'équilibre des diverses facultés exige en effet leur subordination à la raison. Conformément à l'inspiration fondamentale du Portique, Poseidonios fait de la raison le «génie inné» de l'homme, tandis que les facultés irrationnelles sont un «génie inférieur et propre aux bêtes» (Galien, *Hipp. et Plat.*, V, p. 469 K., cité p. 477). Pour Mlle Laffranque cette affirmation ne signifie pas un retour au dualisme platonicien, comme le voudrait Galien. «La reconnaissance du rôle directeur qui doit revenir à la raison n'implique ni la condamnation, ni le mépris des autres facteurs de la vie de l'âme.» Le génie propre aux animaux «n'a rien de mauvais en soi» (p. 478).

Cherchant à préciser le rapport entre l'homme et les animaux, Mlle Laffranque se fonde sur Diogène Laërce (VII, 129) pour affirmer à deux reprises (p. 468 et 478) que nous n'avons «aucun droit sur les animaux» (μηδὲν δίκαιον πρὸς τὰ ἄλλα ζῷα). C'est là un contresens: le texte signifie qu'il n'y a entre les animaux et nous aucun rapport de droit, ce qui est la thèse de toute l'école stoïcienne (cf. Cic., *Fin.*, III, 20, 67: *homini nihil juris esse cum bestiis*); il résulte de là que l'homme peut se servir des animaux pour ses besoins propres (Cic., *ibid.*), autrement dit qu'il a toutes sortes de droits sur eux.

Dans la mesure où il fait une place aux vertus non rationnelles, Poseidonios confère la dignité de «biens» aux «indifférents» de l'Ancien Stoïcisme tels que «le fonctionnement harmonieux du corps, l'aisance ou la fortune, et la maîtrise des organismes politiques ou sociaux» (p. 481). A ce propos, Mlle Laffranque cite à la p. 479 Diogène Laërce (VII, 123-4): «Le sage ne doit pas vivre dans le désert, car il est sociable par nature, et fait pour l'action. Il s'exercera pour fortifier son corps, il adressera aux dieux des prières et des vœux pour obtenir des biens.» Mais elle ne prend pas garde que le doxographe ne prête explicitement à Poseidonios que la dernière affirmation (prières aux dieux). Le reste du texte rapporte ce que «disent» les stoïciens en général et on ne peut s'en servir pour illustrer l'originalité de Poseidonios dans la question des «indifférents».

La valorisation des circonstances matérielles entraîne une modification dans la conception de la fin suprême ou *télos*. D'après Clément d'Alexandrie (*Strom.*, II, 129), la fin consiste pour Poseidonios à «vivre en contemplant la vérité et l'organisation de l'univers, et (à) travailler à les réaliser dans la

mesure du possible, sans se laisser mener par la partie déraisonnable de l'âme» (cit. p. 479). En s'appuyant en particulier sur Galien et Sénèque, Mlle Laffranque montre comment la seconde partie de cette formule exige du sage une participation à la vie sociale qui peut prendre des formes variées: il voue tous ses soins à la pédagogie, à la thérapeutique morale et corporelle, et même à la diététique, il se consacre à l'invention et à la diffusion des techniques propres à améliorer les conditions matérielles, il cherche à aménager les relations humaines en édictant des lois.

Le même souci se marque selon Mlle Laffranque dans l'attitude adoptée par Poseidonios dans la fameuse casuistique des devoirs. Se fondant sur un passage de Cicéron (*Off.*, I, 45, 159), elle affirme que Poseidonios «admet des actes contraires à la définition courante de l'honnête, pourvu qu'ils profitent à la collectivité nationale . . .» (p. 464, cf. aussi p. 484). Mais Cicéron déclare simplement que Poseidonios a passé en revue (*collegit*) de nombreux actes répugnant à l'honnêteté. Peut-on tirer de cette brève mention l'idée qu'il les a autorisés dans certains cas? – Tel n'est pas l'avis de M. Pohlenz (*Die Stoa*, II, p. 120), qui voit dans l'ensemble du passage l'indication que Poseidonios a condamné ces actes, comme le fait Cicéron lui-même.

Dans cette perspective, l'éthique est donc liée à un ensemble de vues sur la société et le rôle social du sage. Une analyse de l'épître de XC Sénèque montre comment Poseidonios conçoit une «évolution dialectique» (p. 501) des sociétés humaines à partir d'un âge d'or qui n'est pas d'emblée le meilleur état de l'humanité. Loin de concevoir le passage du premier stade aux suivants comme une «chute», il «n'exclut nullement la possibilité d'un progrès, d'une maîtrise accrue de tout l'homme par lui-même . . . , dans la mesure où les directives des sages seront fidèlement observées» (*ibid.*). Mais ces directives ne visent pas seulement la formation morale de l'individu et l'organisation de la société: elles élèvent les techniques elles-mêmes à la «dignité d'objets philosophiques» (p. 503).

«Initiateur temporel et spirituel» (p. 508), tel est le sage que nous présente cette éthique «optimiste. . . , temporelle, historique» (p. 513), contrastant avec l'«attitude défensive», l'«ascèse purement personnelle», l'«adhésion pure et simple à l'ordre des choses» (p. 510) auxquelles tend le Stoïcisme de l'époque impériale, et obéissant à une inspiration qu'on ne retrouvera qu'à la Renaissance et au XVIII^e siècle.

Il resterait encore à discuter la question controversée de l'eschatologie posidonienne. Mais, dans un appendice final, Mlle Laffranque oppose une fin de non-recevoir aux tentatives visant à reconstruire une telle eschatologie à partir de textes dont elle récuse l'attribution à Poseidonios: tout nous invite selon elle à exclure de la pensée posidonienne une eschatologie affirmant une survie de l'âme.

Caractérisant une dernière fois Poseidonios dans une brève conclusion, Mlle Laffranque en fait d'une part un philosophe qui se conforme aux principes essentiels du stoïcisme tout en manifestant une grande liberté critique à l'égard de ses maîtres du Portique, d'autre part un savant qui se situe dans le courant de pensée réaliste et positive illustré avant lui par les physiciens ioniens et par Aristote. Mais il ne serait pas parvenu à dégager clairement le

sens de la recherche scientifique, ce qui devait l'empêcher d'être compris par la postérité.

Arrivé au terme de ce livre considérable, on doit tout d'abord constater que l'analyse philologique des textes n'est pas toujours menée avec la rigueur désirable. Pour ne rien dire des interprétations douteuses, qui demanderaient une justification plus poussée, on note de nombreuses erreurs manifestes. Il était sans doute difficile d'éviter que certaines inadvertances ne se glissent dans un ouvrage de cette ampleur, mais est-il admissible que des fautes provenant d'une médiocre traduction de Diogène Laërce fassent l'objet de développements philosophiques⁴?

Quant au point de vue de Mlle Laffranque sur Poseidonios, on ne peut manquer de l'opposer à ceux de la plupart de ses prédécesseurs. Pour ne mentionner ici que K. Reinhardt, son Poseidonios se caractérisait par une métaphysique vitaliste, une théologie et une eschatologie solaires, une profondeur mystique dont on ne découvre pas la moindre trace dans le Poseidonios de Mlle Laffranque. Si le premier développait une philosophie d'allure romantique, le second fait figure d'esprit positif, précurseur de l'Encyclopédie et de l'*Aufklärung*. Comment expliquer que la même pensée puisse donner lieu à des interprétations aussi opposées? Le choix des sources joue à cet égard un rôle décisif: l'élimination de certains textes de Cicéron comme le 1^{er} livre des *Tusculanes* et le *Songe de Scipion*, de certains traités de Plutarque comme le *De Facie in orbe lunae*, du *De Natura hominis* de Némésius, ne pouvait manquer de remettre en question l'aspect métaphysique et religieux de la pensée posidonienne. Toutefois l'examen des seuls textes retenus permet, me semble-t-il, de discerner chez Poseidonios cet aspect, dont Mlle Laffranque conteste l'existence. Reprenons simplement ici l'idée, mentionnée plus haut, d'un «génie» (δαίμων) immanent à l'homme. Cette idée, qui se double d'une mise en garde contre l'entraînement que pourrait exercer la partie inférieure, «non divine» (ἄθεος), de l'âme peut difficilement être considérée comme la simple affirmation de la supériorité de la raison sur les tendances animales. Vraisemblablement inspirée du *Timée* (90 a-c), elle n'entre guère dans les cadres d'une anthropologie positive, indépendante de la métaphysique et de la théologie. En la liant à une anthropologie dualiste, teintée de religion, Marc-Aurèle lui a sans doute conservé la valeur qu'elle revêtait chez Poseidonios, à qui il a fort bien pu l'emprunter⁵. Ainsi le Poseidonios homme de science et «encyclopédiste» que Mlle Laffranque s'efforce de faire revivre n'exclut peut-être pas le Poseidonios métaphysicien et théologien qu'elle cherche à faire oublier.

André-Jean Voelke

⁴ Il s'agit de la traduction de R. Genaille, t. II (Paris, Garnier, s. d.). A la p. 95 (= VII, 149), on y trouve le mot *divinité* pour *divination*. Cette bévue se retrouve à la p. 337 du livre de Mlle Laffranque, suivie d'un commentaire du passage ainsi défiguré. Certaines des erreurs mentionnées plus haut ont la même origine.

⁵ Cf. Marc-Aurèle, II, 13, 1; II, 17, 4; III, 3, 6; etc. Avec H. Erbse («Die Vorstellung von der Seele bei Marc Aurel», dans *Festschrift für F. Zucker*, Berlin, 1954, pp. 127-152), j'incline à admettre un emprunt direct de Marc-Aurèle à Poseidonios.